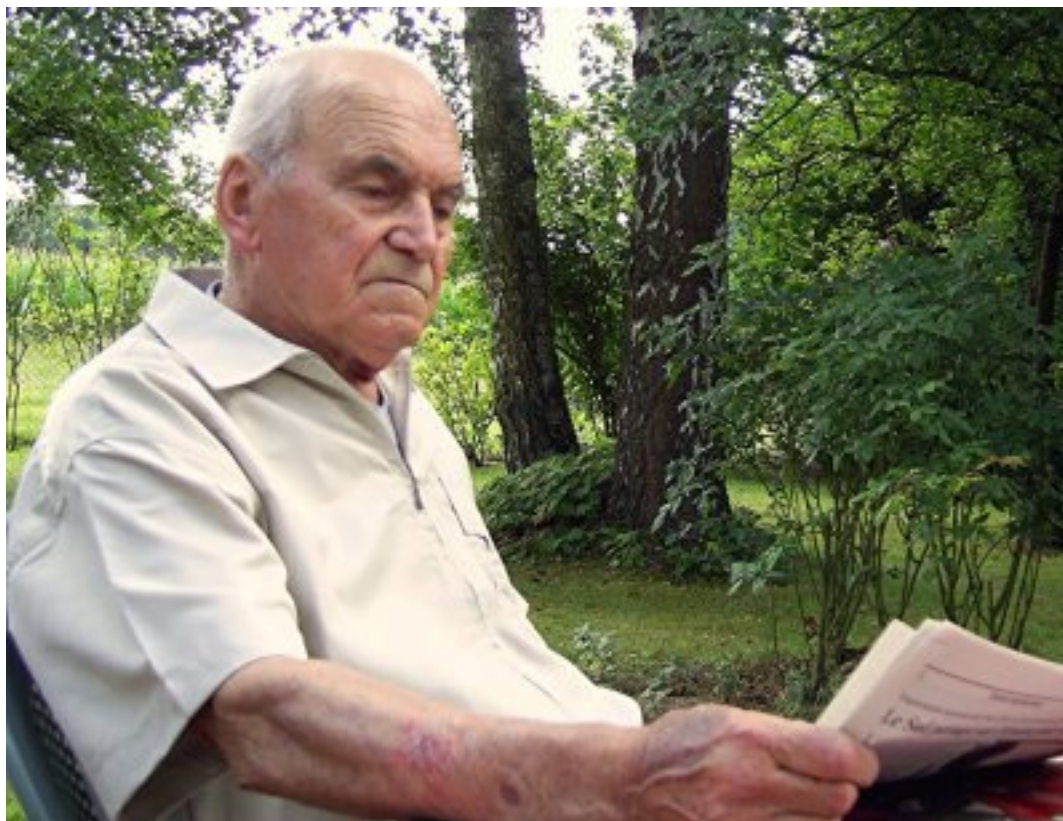


1946 – Un Noël dans la brousse indochinoise

Jacques Caron est originaire de Noyon, dans l'Oise. Fils d'un employé de mairie chargé des tickets d'alimentation et engagé très tôt dans la Résistance, il est lui-même agent de liaison et seconde son père dans la confection de faux papiers, en développant les photos dans son petit laboratoire clandestin. En 1944, à l'âge de 18 ans, il s'engage pour la durée de la guerre. La France libérée, il part pour l'Indochine.



Monsieur Jacques Caron

A notre arrivée au bataillon, le capitaine nous fait faire une rédaction. Il est bien étonné de lire dans la mienne que j'ai quitté ma Picardie natale sans nostalgie, bien décidé à prendre ma mesure. J'y gagne une réputation de garçon sérieux qui me vaut d'être de garde au bordel pendant nos quatre mois d'attente à Marseille !

Enfin, le 16 janvier 1946, nous embarquons sur le « l'ANDES ». Nous arrivons à Cholon le 11 février au terme d'une traversée qui commence par une tempête mémorable. Les 4 cinquièmes de l'effectif mis ainsi « au tapis », je connais la seule période où je peux manger à ma faim, épargné que je suis par le mal de mer.



Insigne du 4^{ème} BME0

A peine débarqué, je suis immédiatement affecté à la 4^e section de la 13^e compagnie du 4^e BMEO. Nous avons à reconquérir le terrain repris par les viets formés par les Japonais dans la région de Bokéo, Pleiku, Ankhé, Kon plong...totalemt détruite et que nous occupons à nouveau en novembre 1946. Pendant quinze jours, je bénéficie d'une « luxueuse » paillote avec lit, table et étagère...

Entre deux opérations dans la brousse, je tiens tant bien que mal un journal où je relate l'expérience de la démesure de la nature, les dangers de la guérilla, mais aussi la monotonie d'un quotidien très spartiate, la nourriture frugale, les crises de « trouille » de certains d'entre nous, tout ce qui vous forme le caractère. Il n'est pas banal de se retrouver, le jour de ses vingt ans, nez à nez avec un tigre ! Heureusement qu'il n'a pas faim, lui !

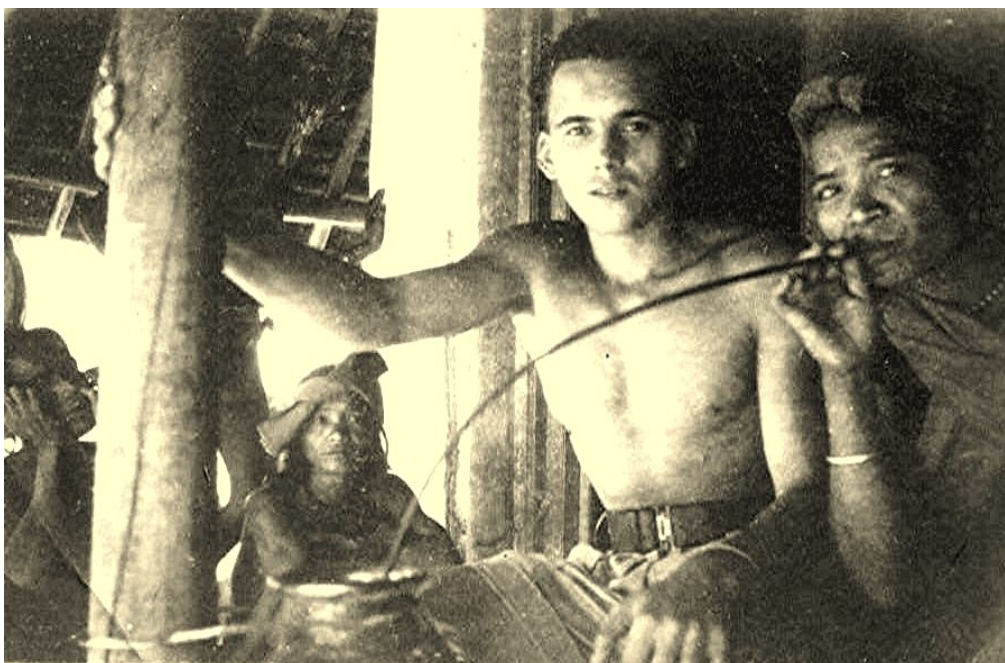


Dans la jungle au Laos

Ma relève n'est prévue que pour février 1947, il n'est pas question de relâcher la pression, mais moi qui ai fièrement quitté mon pays, sans me retourner, au moment de vivre mon premier Noël dans la brousse je suis rattrapé par la nostalgie. C'est en vain que j'ai attendu le courrier, voire un colis. Noël promet d'être un jour comme les autres.

Je ne suis pas du genre à me laisser abattre...Alors une semaine avant le 25 décembre, je commence à me creuser la tête. Qu'est-ce qui pourrait bien améliorer l'ordinaire ? C'est le pain qui me manque le plus, mais il faut un four. En déambulant autour du poste, à quelques centaines de mètres, j'aperçois une termitière...Idéal comme four à pain, me dis-je aussitôt. J'en évalue la solidité : du béton ! Comme c'est devenu proverbial, un coup de pied et toutes les bestioles décampent. Je retourne chercher une barre à mine pour creuser une cheminée ; j'en bave car je suis tout seul, mais pas question de dévoiler mon projet ! J'ai avec moi une troupe de tirailleurs moïs qui me fait entièrement confiance, des types pacifiques, attentifs et dévoués...C'est avec eux que je vais passer le « réveillon ».

Le four est prêt. Mais pour faire du pain, s'il faut de la farine et de l'eau, pas de problème, mais il faut également du levain ; or je n'en ai point. Dans un moment de découragement, j'abandonne la pâte. Quelques jours après, je la goûte machinalement et m'aperçois qu'elle est acide. J'allume un bon feu de bois dans ma termitière, et retire les braises quelques heures plus tard : les boules de pâte enfournées, une planche en guise de porte... une demi-heure après je n'en crois ni mes yeux ni mes narines : voilà de belles miches bien gonflées et bien dorées !



Au cantonnement

Et mes tirailleurs ? Noël n'a pas de signification pour eux... Mais il se prépare une opération qui les inquiète... Ils sont donc décidés à partir en chasse, avec l'idée d'offrir un sacrifice pour se concilier les esprits. Ils capturent un cochon sauvage et à mon retour au camp, avec mon pain tout chaud, la bête est embrochée et dégage déjà une bonne odeur de viande grillée.

La population locale fait cercle. Au milieu des incantations, j'entends « sergent Caron... sergent Caron... ». L'un des tirailleurs, Tchoun, à qui j'ai appris quelques mots de français, m'explique qu'ils disent : « toi y en a pas mort »...

C'est un sacré gueuleton, sacré dans tous les sens du terme car en distribuant mon pain, pour un peu et bien qu'on fût à Noël, je me sens comme Jésus à Nazareth : il n'en reste pas une miette ! Quant au cochon grillé, il ne me fait pas regretter notre dinde traditionnelle. Comme légumes nous avons des pommes de terres cuites sous la cendre, commandées et payées d'avance à un Chinois d'Ankhé descendu faire ses courses à Saïgon et qui me les a loyalement livrées deux mois plus tard. Sans oublier la boisson : de l'eau, du thé, et un tord-boyaux local à base de blé fermenté dont j'ai vite compris que la meilleure façon de le supporter, c'est de l'avalier « cul sec » !

Le lendemain, retour aux affaires sérieuses.

Nous repartons en opération.

« Mon » Tchoun me suit en mettant ses pieds dans l'empreinte des miens...

Je suis toujours en vie.....

Comme mes camarades survivants retrouvés, le Lieut-Colonel Bernard Beauplet du 1^{er} B.M.E.O. et le Caporal Henri Darré, du 2^{ème} B.M.E.O., qui se sont déjà illustrés sur ce site, je suis heureux faire vivre aux générations futures, au moins un passage heureux, dans l'angoisse perpétuelle vécue sur ces Hauts Plateaux du Laos...

Sergent Jacques CARON

4^{ème} Bataillon de Marche d'Extrême-Orient

email : Caronmf@wanadoo.fr